

Henri Pichard « 1944 – Des bombes au siège de la CASAM et de 8 succursales »

Témoignage :

Né en 1925, je suis entré à la CASAM, à 16 ans, après mon brevet élémentaire. Nous étions en 1941, en pleine période de restrictions. Tout était contingenté, y compris pour les agriculteurs. Je vois encore les files de voitures à cheval, devant le magasin, attendant pour se faire servir en aliments pour les animaux.

En 1944, la CASAM était présidée par Georges de la Comté et son Directeur était Paul Leclerc (Père de Georges Leclerc). Une centaine de salariés travaillaient « à la Copé ».

Je me souviens. Le Lundi 5 juin l'ambiance était bizarre. On s'attendait à quelque chose mais on ne savait rien.

Le Mardi 6 l'inquiétude grandissait. On était au travail. On entendait les avions mais on ne voyait rien. Nous avons fini notre journée. Vers 20 heures, je m'apprêtais à aller jouer au tennis sur le terrain du collège, rue des thermes, à Coutances. Les avions ronronnaient toujours. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'y suis pas allé. Et j'ai bien fait car le terrain de tennis a été totalement retourné par les bombardements. Ce premier chapelet de bombes n'a pas duré longtemps mais a causé des dégâts au Palais de justice, rue Gambetta...On ne réalisait pas trop.

Puis une deuxième vague de bombes a frappé peu de temps après. A 20h45, on a récupéré quelques papiers et on est partis se réfugier chez des amis à Bricqueville-la-Blouette, à 3 km de Coutances. En une heure ou deux, ça arrivait à flot. Au moins une centaine de personnes. Nous y sommes restés jusqu'au 9 Août.

Le troisième bombardement, le plus long, celui de la nuit, était impressionnant. Des bombes incendiaires ont mis le feu à la ville. De Bricqueville, on voyait la ville en flammes. On avait peur de revenir dans Coutances. Malgré tout, je retournais dans la ville quasiment tous les jours. Les réfugiés de la ferme me demandaient de fouiller dans les ruines de leurs maisons et de leur ramener des vêtements, du ravitaillement. Il n'y avait plus de pain. On mangeait ce qu'on trouvait. Beaucoup de légumes en provenance de la côte.

A la CASAM, des bombes sont tombées au siège, rue de l'écluse chette. Une sur le magasin, une au fond de la cour, une autre au pied de l'atelier. Heureusement, elles n'ont pas éclaté. Si non il n'y avait plus de CASAM. Le bâtiment comptabilité, où je travaillais a été détruit. La maison de Monsieur Leclerc a fait office de cantine pour le personnel pendant plusieurs mois.

Le siège n'a pas été le seul touché. La CASAM comptait 16 succursales. 8 d'entre elles ont été victimes de bombardement.

Les suites ont été difficiles. J'ai été réquisitionné pour participer aux travaux de déblaiement de la ville. J'ai aussi travaillé avec une équipe chargée d'enlever les morts. Un sale boulot.

Propos recueillis par Charles Clavreul